

Image et sacrilège

Des caricatures danoises (2005) au récent « film » sur le Prophète nous assistons au même phénomène médiatique et politique poussant des foules de croyants en colère à envahir les rues prenant comme cible les ambassades des pays soupçonnés de protéger les auteurs des images sacrilèges. L'épisode de l'ambassade américaine à Tunis prise d'assaut vendredi 14 septembre par des manifestants à majorité salafistes djihadistes, parsemés de délinquants, pousse à réfléchir, non seulement sur la portée politique de l'événement mais aussi sur l'arrière plan socioculturel du phénomène. Certes le rapport entre la diffusion d'une séquence du film sur *Youtube*, et la colère des foules dans de nombreuses capitales des pays musulmans n'est pas direct, il ne faut pas perdre de vue le rôle de certains facteurs fort importants qui médiatisent, encadrent, interprètent, et donnent de la consistance idéologique et par là même de l'efficacité à l'image-sacrilège, citons : la puissance et la capacité d'Internet et notamment des réseaux sociaux à brouiller les limites entre l'image, l'événement et sa lecture ; les enjeux politiques locaux propres à chaque pays (post-révolution..) ; le rôle des orateurs religieux qui se chargent « d'interpréter » et de donner aux croyants « la vérité » sur le « complot » etc.

Il semble loin le temps où Salman Rushdie a déclenché la colère des Iraniens. Ceux-ci réagissaient contre un texte doté de la complexité d'un roman écrit ; les *Versets sataniques* de Salman Rushdie demandent de la **réflexion** (un roman, des personnages, une intrigue, des symboles, une interprétation de l'histoire du premier siècle de l'Hégire etc.), tel n'est pas le cas des salafistes (figure emblématique de l'islam traditionnel) face à l'image (du film ou des caricatures danoises), celle-ci fait appel à leurs **réflexes** pour mieux attiser leurs passions. L'image-sacrilège partage avec l'image pornographique dont parle Jean Baudrillard, des points communs : les deux réussissent à agir, leur effet est immédiat et assez agressif, éphémère et récurrent, l'une s'adresse aux instincts sans la médiation de la culture et des comportements sociaux, l'autre interpelle les sentiments religieux à l'état primaire dans leurs « formes les plus élémentaires », l'effet disparaît dès que l'image disparaît. L'écrit exige de la réflexion qui à son tour agit dans la durée,

l'image cherche l'immédiateté qui déjoue les résistances de la culture.

Les attaques contre l'islam, ou disons la guerre idéologique de l'islam contre ses adversaires, a une histoire. Du Moyen-âge aux orientalistes du XX^e siècle, en passant par le *Mahomet* de Voltaire, et les écrits de Renan, cet échange participe de la polémique idéologique qui se faisait généralement sur le sol de la culture. Tel était le cas durant l'histoire : au Moyen-âge les chrétiens attaquaient l'islam en mettant en question la sincérité du Prophète : « Mohamed, dit-on, est un



© jeuneafrique.com.

imposteur ». Plus tard avec Voltaire l'approche et l'objet ont changé, l'idéologie est moins naïve : on critiquait « les superstitions » de l'islam comme celles du christianisme à partir des idéaux de la philosophie des Lumières. Avec les orientalistes au XIX^e siècle, les choses sont plus subtiles et plus recherchées... Prendre l'islam (dogme, histoire, droit etc.) comme cible, ne date pas d'aujourd'hui, sauf qu'avec les salafistes on est sorti de la sphère culturelle, pour passer à celle de la manipulation des masses au sens péjoratif de cette expression, avec comme outil l'image, objet plus rapide à faire circuler, que les salafistes prennent pour référent du sacré qu'ils vénèrent. Cette configuration, si l'on peut dire, constitue bien entendu une véritable régression.

Les salafistes ont besoin d'une cause sans laquelle ils ne peuvent pas vivre, et les voilà dans la peau du guerrier qui défend « le corps » du Prophète, puisque le « film » leur donne l'ombre ou le

simulacre de ce dernier ; ils ont besoin d'un ennemi ; ils le trouvent dans les lieux qui représentent son pouvoir (l'ambassade), où ils croient pouvoir déloger l'auteur de ce sacrilège, « l'instigateur du crime ». Ils n'ont pas les outils intellectuels pour remonter la chaîne des acteurs et déchiffrer le théâtre d'ombres (à la fois réel et fantasmé) où se trame « le complot contre l'islam ». Ils se servent des outils de communication modernes notamment Internet, mais ils sont loin d'en déceler la complexité et les enjeux ou de saisir l'ampleur du bouleversement voire de la dissémination

que ce moyen a introduit dans la conception et la perception des rôles et des responsabilités : sur la Toile anges et démons trouveront des alliés innombrables. Ils cherchent une cause à tout prix, et il faut que l'ennemi soit visible, concret et saisissable, pour lui déclarer la guerre : tel est l'exemple du *World Trade center* à New-York le 11 Septembre 2001, et à une échelle moins spectaculaire, l'ambassade américaine à Tunis et à Khartoum. Cela s'appelle prendre l'ombre pour l'objet, une illusion que Diderot dans *Jacques le fataliste* illustre par la scène du chien qui mord la pierre qui l'a frappé faute de pouvoir trouver celui qui l'a lancée sur lui.

Le salafiste vit l'illusion d'être en rapport direct avec le sacré, il ignore que celui-ci n'est jamais l'objet d'une expérience directe, sans la médiation de l'épaisseur des contenus culturels tissés par l'histoire. La religion musulmane s'est protégée contre tout sacrilège : rien n'est plus transcendant, abstrait, comme Allah

dans le Coran, il est partout et nulle part, il est trop loin dans le temps et dans l'espace, et la mise en garde contre l'incarnation *tajssim* et la représentation est rigoureuse. Le Prophète comme personnage historique est sans visage, un vague portrait brossé par les biographes qui est loin d'accéder à l'épaisseur d'une image, surtout que la tradition est hostile à la représentation (les effigies, le culte des reliques sont rigoureusement interdits). Seul reste le personnage religieux, métahistorique, prenant consistance autour du corpus des *hadiths*, nourri de légendes, de récits c'est-à-dire de contenus culturels d'origines diverses. Il n'y a aucun sens à ce qu'il soit objet de sacrilège, puisqu'il est une construction culturelle abstraite « logée » dans les esprits. Le Prophète dans l'imaginaire religieux des chiïtes, des classes populaires ou des laïcs n'est pas celui des sunnites, de l'orthodoxie religieuse ou des soufis. Reste enfin le Coran, ce texte a tant insisté sur sa substance verbale, abstraite immatérielle, *al kitab* (Livre), *al wahy* (Révélation), *aldhikr* (Remémoration), il est essentiellement un message, venu du divin s'adressant à l'écoute des humains. Le **support** en papier, *al mûshaf*, est un artefact tardif, adopté par les successeurs, à l'image des autres civilisations pour fixer une parole et la mettre à l'abri de l'oubli, il resta accessible durant des siècles avant l'imprimerie, uniquement aux imams et aux oulémas. Comme tout autre support, en brûler une copie comme l'a tenté il y a deux ans cet Américain, ce n'est pas profaner le Coran, (celui-ci est inaccessible comme Allah ou le personnage religieux du Prophète), c'est détruire un objet écrit, fait d'encre et de papier. L'ensemble de ses aspects participant de la perception du dogme dans la tradition musulmane, nous montre que les salafistes incarnent, nous semble-t-il, la difficulté déjà évoquée par les Orientalistes (Henri Corbin : *Le paradoxe du monothéisme*) de se représenter l'infini, l'invisible et le transcendant sans céder à la tentation de le saisir ou plutôt le réduire au fini (une personne, une image, un objet, c'est-à-dire une médiation). Aussi abstraits qu'ils soient, aussi inaccessibles au sacrilège, on continuera encore longtemps, à se révolter en croyant voir Allah derrière un personnage de dessins animés (Persépolis), le Prophète derrière les figures d'un dessinateur, et le Coran dans une copie brûlée. Le sacré n'est pas l'objet d'une expérience immédiate, il faut pour pouvoir en parler, traverser la trame des contenus culturels, représentée par la tradition qui a formé l'essentiel de la conscience religieuse. S'il est possible que les noms (Allah, le Prophète, et le Coran) fassent l'unanimité, les définitions, les

représentations, les perceptions et le degré de sacralité qui leur correspondent sont le lieu de toutes les errances. Le sacré est une construction sociale quant à ses limites, ses degrés et ses interprétations. Autant celui-ci nous situe du côté de celui qui y croit autant le sacrilège, à l'image des derniers événements, interpelle l'altérité et par là même la vie en société dans sa dimension politique. L'objet sacré est unique mais les expressions, les faits qui peuvent être qualifiés de sacrilèges sont infinis. Cette infinité est d'autant plus complexe que la culture d'une société, les pratiques sociales participent d'un **continuum**, où le choix qu'on opère, pour saisir, et délimiter les faits, les interpréter, et les juger serait nécessairement arbitraire.

Le débat actuel en Tunisie sur la constitution, a soulevé la question de « l'atteinte au sacré », et la résistance des laïcs à ce niveau est farouche. En effet quelle instance sociale serait capable et « légitimement » autorisée, de situer (dans les gestes, les paroles, les textes et l'unité de l'œuvre artistique), la limite où finissent la critique, la réflexion, le farcesque, l'humour, le doute, le comique fût-ce la plus médiocre et où commence le sacrilège ? À moins d'un consensus politique hasardeux entre les différents acteurs sociaux sur les définitions et les limites des faits religieux, inscrire dans la prochaine constitution un article qui punit « l'atteinte au sacré », serait lourd de conséquences quant aux valeurs auxquelles la société tunisienne aspire.

Aux États-Unis, en France ou au Danemark, on continuera, non sans malaise, à répondre par un seul argument :

la Liberté, même quand l'image-sacrilège (à l'exemple du dernier film) a du mal à cacher ses intentions agressives et provocatrices. Une réponse qui n'étale pas ses preuves tant elle semble renvoyer à « un inconscient de civilisation », plus vaste que la colère des musulmans et débordant les arguments politiques d'Hilary Clinton, ou de François Hollande dont le seul souci est de bien gérer l'impact politique de l'événement. *La liberté*, à laquelle se heurtent les musulmans, n'est réductible à une aucune institution occidentale (politique, religieuse ou symbolique) qui en serait le porte parole. Elle condamne la polémique à se reproduire et à s'effacer dans des commentaires médiatiques volatiles, laissant comme arrière goût le sentiment d'avoir assisté à un nouvel épisode éphémère de l'éternel malentendu entre deux vieux interlocuteurs. La Liberté souveraine, reste insouciant des contradictions pratiques des acteurs politiques qui s'en réclament en Occident. Les musulmans traditionnels en ignorent la portée et l'étendue, elle est anonyme et diffuse, elle traverse la culture occidentale, indifférente aux querelles éphémères de l'époque. C'est une liberté fortement inscrite dans les institutions et les mœurs, très loin du temps où elle devait défendre ses arguments ; elle est issue d'un grand processus de civilisation irréversible et dont aucune exception (musulmane ou chrétienne...) fût-ce la plus juste, la plus inquiétante et la mieux argumentée, ne semble pouvoir arrêter le cours.

Arbi Dridi



© businessnews.com.tn